

---

## La nature dans le *Mayse bukh*

Astrid Starck-Adler

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/797>

DOI : [10.4000/tsafon.797](https://doi.org/10.4000/tsafon.797)

ISSN : 2609-6420

### Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 11-26

ISSN : 1149-6630

### Référence électronique

Astrid Starck-Adler, « La nature dans le *Mayse bukh* », *Tsafon* [En ligne], 76 | 2018, mis en ligne le 30 juin 2019, consulté le 20 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/797> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.797>

---

Tsafon. Revues d'études juives du Nord

## La nature dans le *Mayse bukh*

Astrid Starck-Adler\*

*Eyn shoen Mayse bukh*<sup>1</sup> [Un beau Livre d'histoires], premier recueil de contes et de légendes yiddish publié à Bâle dans la célèbre officine de l'imprimeur chrétien Conrad Waldkirch en 1602, au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, est un livre divertissant « écrit en yiddish pour les femmes et les hommes qui sont comme des femmes » [« *gemacht teutsch den weibren un' manen di do sein as weiber* »], c'est-à-dire ignorants de l'hébreu. C'est ce que souligne le prologue du *Brantshpigl* [Miroir des mœurs, Cracovie, 1596], livre de morale à l'attention des femmes, réimprimé la même année dans la même officine<sup>2</sup>. Le *Mayse bukh* contient des histoires allant de l'Antiquité à l'époque de la Première modernité, et de la Terre d'Israël à l'Europe. Sa visée messianique – « Que le Saint, béni soit-Il, [...] nous envoie le Messie au plus vite ! Amen ! » (M 198) – l'intègre dans une dynamique du retour. D'autre part, le côté cyclique est matérialisé par la reprise, vers la fin du recueil, de deux histoires du début rappelant la vision panthéiste et le rôle de la nature comme réceptacle de la manifestation divine. Comme le dit le verset : « Le ciel est son trône, la terre l'escabelle de ses pieds », (Is. 66.1, M 245 f° 196r). Examiner ce recueil sous l'angle de la nature permet un

---

\* Université de Haute Alsace.

<sup>1</sup> *Un beau livre d'histoires. Eyn shön mayse bukh*. Fac-similé de l'édition princeps de Bâle (1602). Traduction du yiddish, introduction et notes par Astrid Starck, Schriften der Universitätsbibliothek Bände 6/1 & 6/2, Hg. V. Ueli Dill et Martin Steinmann, Bâle, Schwabe Verlag, 2004. Toutes les citations sont tirées de cette édition : elles comportent le numéro de la *mayse* (M) suivi de la foliation (f°).

<sup>2</sup> Moses Henochs Altschul-Jerushalmi, *Sefer Brant shpigl*, Bâle, Conrad Waldkirch, 1602. Moses Henochs Altschul-Jeruschalmi 'Brantspigel' : transkribiert und ediert nach der Erstausgabe Krakau 1596 Sigrid Riedel (Ed.), Publications universitaires européennes. Série I, Langue et littérature allemandes, vol. 1375, Berne, Peter Lang 1993, p. 25.

double éclairage sur le choix des histoires et la conception juive de la nature intégrant la femme. À première vue, en effet, ce livre qui ressortit à la littérature d'édification semble mettre avant tout l'accent sur une vertu juive fondamentale réservée aux hommes, l'étude de la Torah, qui se pratique dans une maison de prières, une école talmudique, bref dans un édifice ou un endroit clos. N'oublions pas cependant que l'étude peut entraîner des déplacements auprès de grands maîtres et occasionner des voyages au-delà des fleuves et par-delà les mers. La nature qui apparaît alors sous des formes et des attributs divers ne fait-elle pas partie intégrante des textes étudiés ? N'est-elle pas, en tant que création divine embrassant l'univers avec ses êtres vivants, la flore et la faune, et pour finir, Adam, le « terreux », fait à partir de la terre [*adamah*], la manifestation visible du Maître de l'univers et de ses miracles ? Si l'homme a été expulsé du paradis terrestre, il reste en lien étroit avec le Créateur grâce à l'étude de la Torah, tandis que les végétaux – notamment les plantes dont la connaissance sera l'apanage de la femme – et les animaux – métamorphosés ou non<sup>3</sup> – seront investis d'un double rôle : celui, d'une part, de rappeler la magnificence du jardin d'Éden et, d'autre part, d'être les exécuteurs de la justice immanente, entraînant récompense ou punition. Dans ce recueil s'opère à cet égard une symbiose subtile, une « hybridation », entre les références bibliques, talmudiques et midrachiques, et les emprunts aux croyances et au folklore de la société co-territoriale qui elle-même, à cette époque, puise à la fois aux sources bibliques et mythologiques.

Depuis la Renaissance et la (re)découverte de l'Antiquité, processus freiné par la Réforme dans les pays germaniques, l'intérêt pour la philosophie de la nature (Aristote), la botanique et les plantes médicinales (Théophraste et Pline), les idées matérialistes (Lucrèce et son *De natura rerum* sorti de l'oubli et dont on emprunte le titre), les découvertes scientifiques révolutionnaires (Giordano Bruno, Galilée), le concept de nature va se complexifiant, sans que l'idée dominante d'une nature soumise à une instance divine ne disparaisse. Tout au contraire. On poursuit les « hérétiques » : tandis que Giordano Bruno fut condamné au bûcher par l'Inquisition en 1600, seulement deux ans avant la parution du *Mayse bukh*, et Galilée obligé d'abjurer, du côté de l'orthodoxie juive, Uriel Da Costa dut se repentir et, un peu plus tard, Spinoza se vit

---

<sup>3</sup> Cf. M 143, le fils d'Adam et de Lilith métamorphosé en grenouille ou M 227, le pieux rabbi métamorphosé en loup-garou.

excommunié ! Si le monde chrétien environnant va chercher dans l'Antiquité gréco-romaine une confirmation ou une infirmation à sa conception de la nature, c'est vers l'Antiquité juive et le Talmud que va se tourner le monde juif. Les influences des mondes environnants de l'époque, à savoir les influences égyptiennes ou gréco-romaines, ne sont plus perçues comme telles par les lecteurs et lectrices juifs du *Mayse bukh* pour qui le Talmud est le fondement par excellence du judaïsme et un pilier contre l'Évangile, né à la même époque, et auquel aussi bien l'Église catholique que protestante veut les convertir de force. L'échec par lequel se solde cette entreprise attise un antijudaïsme latent virulent. Mentionnons en ce cinq-centième anniversaire de la Réforme, le traité de Luther, *Des juifs et de leurs mensonges* (1543) ou encore l'interdiction (qui perdurera jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle) faite aux juifs d'élire domicile dans la ville réformée de Bâle qui pourtant devint célèbre pour ses publications hébraïques et yiddish à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Ainsi le *Mayse bukh* vise à se situer dans une optique juive de continuité face à une adversité endémique : de par son contenu et sa langue, il devint un facteur d'identité et un vecteur d'altérité.

Les nombreuses références à la nature varient en fonction des trois strates que contient le *Mayse bukh*, variations dues au contexte temporel et géographique. La première strate qui remonte à l'Antiquité en Terre d'Israël contient des histoires talmudiques et midrachiques ; la deuxième qui se situe au Moyen Âge dans la vallée du Rhin relate (et ce pour la première fois) les légendes entourant les deux rabbis hassidiques, Chemouel et son fils Juda le Pieux, et la troisième, qui réunit périodes et lieux, ressortit au folklore universel. Celles-ci sont reliées entre elles par un personnage emblématique et ubiqué du nom de rabbi Hanina, se superposant à Hanina ben Dossa, sage de la Mishna du premier siècle de notre ère, célèbre pour sa piété et sa dévotion et dont l'observance du shabbat était proverbiale<sup>4</sup>. C'est justement l'observance des commandements, dont le plus important est le shabbat, qui fait le lien entre la terre et le ciel. La nature avec tout ce qui y pousse et tout ce qui y mûrit est le lieu d'intersection entre le monde palpable d'ici-bas et le monde à venir, le lien matériel qui fournit l'outil de l'observance, la liaison vers la transfiguration. Les sens – essentiellement l'odorat, la vue,

---

<sup>4</sup> De nombreuses histoires proviennent justement du Traité *Shabbat* dans le Talmud de Babylone. L'un de ces Hanina sera le héros de l'histoire que nous présentons.

l'ouïe, avec en tout dernier le goût et la quasi absence du toucher<sup>5</sup> – sont les courroies de transmission *hic et nunc* : ils jouent un rôle de tout premier plan dans la perception et la mémorisation du divin. Les éléments naturels qu'ils captent sont un rappel de la Création et le facteur de sa perpétuation. C'est ainsi que la flore, toujours recommencée, fait renaître le troisième jour où elle fut créée. Elle parcourt le recueil sous différentes espèces et divers attributs. Il y a tout d'abord les plantes (ou racines) odorantes et aromatiques qui apparaissent au début et à la fin du recueil, l'encadrant pour ainsi dire<sup>6</sup>.

Leur usage est judaïsé et constitutif d'identité : la racine odorante qui est investie d'une valeur performative prend le nom de shabbat (M 5 4v). À l'empereur qui veut savoir pourquoi le repas de shabbat sent si bon et pourquoi il est bien meilleur que les autres jours, rabbi Josué répond que c'est grâce à « une racine qui s'appelle shabbat ». Mais « sur celui qui n'honore pas le shabbat, elle reste sans effet » (*ibid.*). Le myrte, « une plante odoriférante, à l'odeur paradisiaque » (M 16 f° 10v) dont un vieil homme fait deux bouquets en « l'honneur du shabbat, car ils sentent si bons », fait resurgir le jardin d'Éden et, en exil, la Terre d'Israël où vécurent les rabbis mystiques, Chimon fils de Yohaï ou encore Yohanán fils de Zakkaï, pour qui Dieu fit pousser un caroubier et jaillir une source dans la grotte où ils s'étaient réfugiés pour fuir les Romains. La réponse du vieil homme à la question de rabbi Siméon : « Il m'en faut deux, car l'un est pour l'observance, l'autre pour la commémoration du shabbat » (*ibid.*), peut servir d'illustration à une double évocation à réitérer en diaspora. Les « bonnes herbes du paradis » tressées en couronne chassent l'odeur de la mort dans la tombe (M 213 f° 159v).

Ce sont les plantes ou herbes aux vertus miraculeuses qui transfigurent la réalité des pauvres : supprimant la misère, elles pourvoient à l'abondance. La voisine malveillante d'une « femme pieuse qui, les veilles de shabbat, allumait son four avec des herbes pour faire croire qu'elle préparait de bons plats et des gâteaux, alors qu'elle n'avait

---

<sup>5</sup> Dans les deux histoires sur les quatre où ce sens figure, il concerne un interdit religieux dont le non-respect entraîne la mort (M 1 f° 2r) ou une punition éternelle (M 244 f° 195 v).

<sup>6</sup> Comme le souligne à juste titre A.-J. Fabre, « Dans toutes les civilisations, la Nature est en rapport étroit avec le monde divin [...] La chaîne qui unit l'arôme aux plantes aromatiques et aux aromates tient une place considérable dans la vie quotidienne de l'Antiquité, mais aussi, sur les plans les plus élevés de la vie spirituelle ». Cf. A.-J. Fabre : « Mythologie et plantes médicinales de l'Antiquité », *Histoire des Sciences médicales*, tome XXXVII, 1, 2003, p. 67.

rien » (M 35 f° 20r), se trouve confondue en voyant le four « plein de pain et le pétrin plein de pâte » ! Les « herbes liées en botte » que rabbi Houna va vendre au marché lui servent à récupérer son manteau mis en gage pour pouvoir s'acheter du vin pour la sanctification du shabbat. Indispensable, le vin a les mêmes vertus que les plantes – il « sentait les épices du jardin d'Éden : C'était un vin exquis connu sous le nom de vin de Capri » (M 163 f° 103 v) ; son usage rituel est rappelé tout au long du recueil quand il n'est pas vilipendé pour son abus. Son caractère ambivalent qui repose sur l'épisode de Noé (Gn 9.20-21) donne lieu à trois scènes de débauche due à l'ivresse dont l'une, à l'issue létale, déclenche la justice immanente en même temps que le frisson dissuasif chez le lecteur (M 118b f° 67r, M 140 f°80v, M 251 f° 198v sq). La nature, à l'instar de la nature humaine, a une tête de Janus. À côté des herbes « divines », il y a les herbes « terrestres » : dans ses vignes, Rabbi Hilkya arrache « les mauvaises herbes pour les empêcher de repousser » (M 91 f° 48r). À côté des pommes léprogènes, il y a les pommes aux vertus curatives (M 223 f° 171r). À côté de l'eau qui consume, il y a celle qui ressuscite. Le proverbe ne dit-il pas que « Dieu envoie le remède à la maladie » ? Dieu n'ordonne-t-il pas aux éléments, même hostiles ? En réponse au méchant Turnus Rufus qui doute de la sainteté du shabbat, Rabbi Akiba mentionne l'impétueux Sambatyon qui, emporté par de dangereux courants et roulant ses rocs toute la semaine, observe le repos divin (M 245 f° 196r, *Genèse Rabba* 11.5, *Talmud de Babylone*, *Traité Sanhédrin* 65b)<sup>7</sup>. Il va jusqu'à évoquer la tombe du père de Rufus, qui, en semaine, fume des fumées de l'enfer, mais se repose à shabbat (*ibid.*).

Parallèlement aux plantes qui soignent et sur lesquelles nous reviendrons, car leur connaissance est l'apanage de la femme (M 143 f° 83r ; M 203 f° 147v), les arbres fruitiers vont eux aussi, avec leurs fruits, narrer la Création toujours continuée : « Mon cher père, donne-moi des noix, donne-moi des amandes, donne-moi des fruits, donne-moi des grenades ! » dit le fils (M 53 f° 29r). Une telle supplication évoque tout à la fois la fête de Tou Bichvat<sup>8</sup>, mais aussi la berceuse yiddish, *Rozhinkes mit mandlen* [Amandes et raisins secs] dans laquelle la mère rêve pour son enfant un tel négoce, métier qui se transmettra de père en fils. C'est aussi pour les générations futures qu'un père plante un caroubier qui portera des fruits dans soixante-dix ans (M 54 f° 29v).

---

<sup>7</sup> Nous voyons là un exemple de commentaire talmudique et midrachique de l'observance d'un commandement.

<sup>8</sup> Il s'agit du Nouvel an des arbres que l'on fête en mangeant toutes sortes de fruits.

L'immutabilité de la Création divine ne doit pas être transgressée : le fils qui fait pousser indûment des figues pour nourrir ses ouvriers affamés est puni (M 40 f° 22v). Rabbi Chemouel, qui a invoqué le Nom de Dieu pour faire apparaître un lion qui le conduira chez lui avec son sac de farine ainsi préservée de la pluie (le contact avec l'eau l'aurait sinon rendue impure), sera condamné par son père à être stérile (M 162 f° 100v).

Si la flore observe le septième jour, il en va de même de la faune, domestique ou sauvage. La vache pieuse se repose le shabbat (mais une fois aux mains d'un Gentil, il lui faudra travailler aux champs ce jour-là, M 208 f° 153v). L'ours de la forêt germanique passe le shabbat avec l'homme pieux, partage le pain avec lui et, après la *havdalah*, l'escorte pour le protéger jusqu'à la lisière de la forêt (M 138 f° 79r). La piété est contagieuse et confère à celui qui la possède un pouvoir voisin de celui du Saint, béni soit-Il. Par contre, l'ours met en pièces ceux qui profanent le shabbat. Non seulement la forêt est le lieu de la justice immanente rendue par les animaux pieux, elle est aussi le lieu magique où se déroule le shabbat mystique (M 163 f° 102r-104r). C'est dans une belle maison à l'orée de la forêt que rabbi Hanina, en route vers sa fiancée, assiste à deux célébrations officieuses par Moïse et Aaron, le prophète Elie et un vieillard, ainsi que les patriarches. Le vieillard n'est autre que Jérémie qui lui enseigne toute la Torah et les soixante-dix langues et le fait transporter sur un nuage jusqu'à Ratisbonne où sa fiancée et toute la noce l'attendent au milieu des champs. Cette maison d'étude transfigurée dont l'intérieur a la somptuosité d'un palais, ne reprend-elle pas, au niveau du folklore, la « Littérature des Palais » [*Heikhaloth*]<sup>9</sup> ? La forêt comme cadre mystique<sup>10</sup> n'est-elle pas le lieu où, plus tard, le Baal Shem Tov passera les trente premières années de sa vie<sup>11</sup> et où le cavalier du roi cherchera en vain « la princesse disparue » dans le premier conte du même nom de Rabbi Nakhman Bratslaver<sup>12</sup> ?

---

<sup>9</sup> Charles Mopsik, *Le Livre hébreu d'Hénoch ou Livre des Palais*, Paris, Verdier, coll. « Les Dix Paroles », 1989.

<sup>10</sup> On peut faire le rapprochement avec les ermites dans le monde chrétien.

<sup>11</sup> Cf. Rabbi Juda et son arbalète. Les disciples de rabbi Samuel s'étonnent de ce que son fils rabbi Juda soit « un grand ignorant et un malotru », qui passe son temps dehors « à tirer des flèches à l'arbalète » (M 170 f° 108v) et ne commence à étudier qu'à l'âge de dix-huit ans. Le Baal Shem Tov fait souvent l'école buissonnière pour se rendre dans les bois y jouir des beautés de la nature avant de commencer à enseigner à dix-huit ans, dix-huit (יח) étant le chiffre synonyme de vie.

<sup>12</sup> Rabbi Nachman, « A mayse fun a farloyrener bas malke », dans *Seyfer sippurei-mayse* (éd. bilingue hébreu-yiddish), Jérusalem, Ed. Bratslaver, 1975.

Si l'observance du shabbat consacre la nature comme messagère du divin, si elle permet de pacifier les bêtes sauvages, la prière fervente, développée par le mysticisme antique et reprise par le hassidisme rhénan<sup>13</sup>, est celle qui établit la relation immédiate entre l'homme, où qu'il se trouve (dans une maison de prière ou aux champs), et le Saint, béni soit-Il. Là encore, la nature sert d'exemple palpable. Grâce à la prière qui provoque l'intercession de Dieu, l'homme pieux et méritant a le pouvoir de faire tomber la pluie. C'est le cas de Honi ha-meaguel qui trace un cercle et se met au centre (M 53 28v), de Rabbi Hilkyah ou plutôt de sa femme qui, parce qu'elle le dépasse en piété, voit le nuage apparaître de son côté à elle (M 91 f° 48v), de Hanan ha-Nehbo qui prie le Saint, béni soit-Il d'exaucer les enfants que les rabbins lui envoient (M 92 f° 49v) et de Nakdimon qui, suite aux pluies diluviennes déclenchées par sa prière, doit prier à nouveau pour faire revenir le soleil (M 97 f° 53v)<sup>14</sup>. Chacun de ces protagonistes insiste sur le fait que ce n'est pas lui qui fait pleuvoir, mais le Saint, béni soit-Il.

Un dernier point remarquable qui montre comment la nature, divine, est du côté de la vérité et répond quand elle est prise à témoin, est illustré par Rabbi Eliézer, contesté par ses pairs. Rabbi Eliézer dit : « Si c'est moi qui ai raison avec mon interprétation de la Loi, que le fleuve inverse son cours. Qu'il remonte au lieu de descendre comme à présent ! » Un miracle se produisit et le fleuve se mit à remonter » (M 135 f° 76v). Ce motif est repris à la fin du recueil dans l'histoire de Rabbi Amram qui raconte comment il mourut à Cologne et remonta le Rhin jusqu'à Mayence dans une petite barque (M 241 f° 194v). Notons qu'entre ces deux histoires est rapportée la légende chrétienne de saint Emmeran dont la dépouille, déposée sur un radeau mis à flot sur l'Isar, remonta le fleuve jusqu'à Ratisbonne. Ceci se passait en 742. A-t-elle eu pour origine l'histoire talmudique ?

Pour finir, nous aimerions étudier la présence de la nature dans l'histoire intitulée : « D'un homme dont les dernières volontés furent que son fils achetât la première chose qu'il trouvât au marché » (M 143 f°s 82v-87r)<sup>15</sup>. Cette histoire donne corps à l'observance d'un autre

---

<sup>13</sup> Jehudah ben Chemouel le Hassid, *Sefer Hassidim. Le guide des Hassidim*, Traduit de l'hébreu et présenté par le Rabbin Edouard Gourevitch, Paris, Ed. du Cerf, 1988.

<sup>14</sup> Il est intéressant de noter qu'il existe toujours des faiseurs de pluie dans certains pays d'Afrique et qu'ils prient et qu'ils jeûnent.

<sup>15</sup> *Un beau livre d'histoires, op. cit.*, vol. 1, f°s 82v-86r, p. 328-342. Cf. Louis Ginzberg : « The descendants of Adam and Lilith », dans *The Legends of the Jews*.

commandement, celui des dernières volontés du père<sup>16</sup>. Ce sera là le point de départ d'un récit riche en motifs et en péripéties. L'absence de référence talmudique dans le *Mayse bukh* est symptomatique de l'hybridation englobant ici une période allant de l'Antiquité à la Première modernité. Nous pouvons y ajouter l'intertextualité yiddish (quête de la fiancée comme dans le « Dukus Horant »<sup>17</sup>, fables animalières du *Kuh bukh* [Livre des vaches]<sup>18</sup>). L'intégration de la thérianthropie ou zooanthropie d'une part et, de l'autre, d'une faune (corbeau et poisson) et d'une flore (plantes curatives) spécifiques, sont connotées à la fois dans la tradition juive et dans le monde co-territorial chrétien. La métamorphose de l'homme en animal (ou l'inverse) remonte à des temps anciens<sup>19</sup>. Présente dans la Bible, elle doit surtout sa célébrité aux *Métamorphoses* d'Ovide.<sup>20</sup> Dans notre histoire, la métamorphose a reçu une coloration spécifiquement juive : le jeune homme métamorphosé en

---

*From Creation to Jacob*. Vol. I [49]. Baltimore, London, The John Hopkins University Press, 1998, p. 118-120. Consultable en ligne à l'adresse <http://www.gutenberg.org/cache/epub/1493/pg1493-images.html> (dernière consultation le 12 octobre 2018).

L'histoire s'arrête après la métamorphose de la grenouille en jeune homme et la remise de la récompense à rabbi Hanina et à sa femme. Il existe une version de cette histoire traduite de l'hébreu par Israël Lévi où il est question d'un scorpion et non pas d'une grenouille. Cf. « Trois contes juifs », *Revue d'études juives*, T. XI. Paris, Durlacher, 1885.

<sup>16</sup> Voir également Y.Y.Trunk, *Di velt iz ful mit nisim oder mayses migimel akhim* [Le monde est plein de miracles ou Histoire des trois frères], Buenos Aires, Tsentral-farband fun poylisher yidn in argentine, 1955. Ce roman repose sur la même observance, mais est plutôt parodique. Son intérêt réside dans la combinatoire des motifs de conte et dans l'intertextualité, ce qui est aussi le cas de l'histoire du *Mayse bukh*.

<sup>17</sup> *Manuscrit de Cambridge*. Bibliothèque universitaire de Cambridge, fonds Taylor-Schechter, cote T.S. 10 K 22 ; Leo Fuks, *The Oldest Known Literary Documents of Yiddish Literature* (c. 1382). Part I : Introduction, Facsimiles and Transcription. Part II : Transliteration, Modern German Version, Notes and Bibliography, Leiden, Brill, 1957.

<sup>18</sup> Le *Kuh bukh* est un recueil de fables animalières édité à Vérone en 1594.

<sup>19</sup> Cf. Astrid Starck-Adler, « Mayse bukh et métamorphose », *Bulletin du centre de recherche français de Jérusalem*, 8, 2001.

<sup>20</sup> Elle a un caractère punitif : Nabuchodonosor est changé en bœuf – « d'herbe, comme les bœufs, tu te nourriras », motif auquel s'ajoute la tératologie, car nous dit-on : « ses cheveux poussèrent comme des plumes d'aigle et ses ongles comme des griffes d'oiseau » (Daniel 4.29-30). Cependant Nabuchodonosor finit par reconnaître et louer le « Roi du Ciel ». Aussi retrouve-t-il son état normal et sa royauté. Sa métamorphose est éphémère ; il s'agit d'un stade intermédiaire, contrairement à la femme de Lot qui restera une statue de sel. C'est ce côté irréversible que Kafka choisira pour sa nouvelle. (Quand on est à Ein Bokek, au bord de la Mer Morte, on n'a aucun mal à voir une analogie entre ces sculptures de sel et l'histoire de la femme de Lot).

grenouille<sup>21</sup> est le fils d'Adam et de sa première femme, Lilith, créée comme son égale, mais vilipendée comme diablesse mettant au monde des démons<sup>22</sup>. La tradition rabbinique développe abondamment le mythe de Lilith qui, à l'origine, était une déesse mère vénérée dans la religion mésopotamienne. Mais selon la règle universelle, « les dieux des vaincus deviennent les démons des vainqueurs »<sup>23</sup>. L'observance des dernières volontés du père a un effet double : Rabbi Hanina, le héros de l'histoire – à vrai dire, un juif de cour – et sa femme qui l'a secondé, tous deux d'une extrême piété, sont récompensés, tandis que la grenouille, la dispensatrice des bienfaits, retrouve sa forme humaine. Quelle est cette récompense ? À l'homme la connaissance de toute la Torah et de toutes les langues – les soixante-dix langues<sup>24</sup>, et la langue des animaux et des oiseaux –, à la femme, la connaissance de la pharmacopée à des fins de guérison, par l'intercession du Saint, béni soit-Il. En intégrant le règne végétal et animal, reposant avant tout sur les plantes et les animaux bibliques, la nature joue pleinement son rôle de médiatrice du monde divin et du paradis originel dont elle est le reflet. La référence implicite au savoir du roi Salomon et du roi David – la compréhension du langage des animaux – est un topos qui se transmet de génération en génération, également dans le monde chrétien avec François d'Assise (1182-1226)<sup>25</sup>. Khayim Vital (1542-1620), disciple de rabbi Isaac Louria dit Ari, le lion (1534-1572) de Safed, rapporte que son maître comprenait non seulement le langage des animaux, des arbres et des anges, mais qu'il possédait en outre la science de la pharmacopée<sup>26</sup>. La répartition genrée des savoirs dans le *Mayse bukh* poursuit un but précis : rappeler le rôle des femmes juives dans le domaine de la médecine et de la chirurgie au Moyen Âge et mettre l'accent sur ce qui se déroule en toile de fond : la relégation des

---

<sup>21</sup> Cette histoire rappelle le conte de Grimm, « Le roi grenouille ou Henri de fer ».

<sup>22</sup> Cette histoire est relatée avec des variantes par Israël Lévi, « Un recueil de contes juifs inédits », *Revue des études juives*, Paris, 1896-1897.

<sup>23</sup> Marc-Alain Descamps, « Lilith ou la permanence d'un mythe », dans *Le mythe au XXI<sup>e</sup> siècle. Imaginaire & Inconscient* 7, 2002/3, p. 77-86. Version en ligne disponible à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-imaginaire-et-inconscient-2002-3-page-77.htm> : Le mythe de Lilith.

<sup>24</sup> Sophie Kessler-Mesguich, « Le nom des langues dans la Bible et la tradition hébraïque », dans *La nomination des langues dans l'histoire*, dans *Histoire, épistémologie, langage*, 2009, 31-2, p. 67-88.

<sup>25</sup> Il existe de nombreux tableaux le montrant avec des oiseaux (Giotto, *Fresques de la vie de saint François d'Assise*), un loup ou d'autres animaux.

<sup>26</sup> Cf. Dan Diner (éd.), *Enzyklopädie jüdischer Geschichte und Kultur*, Band 4 : Ly-Po. Stuttgart, Metzler, 2013, p. 289-295. On peut citer aussi Cristobal Acosta (1515-1594), un médecin et botaniste juif portugais, pionnier en matière de pharmacopée orientale.

femmes médecins à l'arrière-plan<sup>27</sup>. Ce point est d'autant plus important que, comme le montre Nathalie Zémon Davis<sup>28</sup>, on n'a de cesse, depuis le Moyen Âge, d'éloigner la femme d'un domaine de connaissance que l'homme veut s'accaparer. L'importance de la médecine et de la pharmacopée est primordiale, aussi bien dans le monde juif que chrétien. On connaît surtout Trotula de Salerne (?-1097) et l'abbesse Hildegarde de Bingen (1098-1179).

Si l'observance des dernières volontés du père est le point de départ de l'histoire, la recherche de la femme au cheveu d'or (*Tristan et Yseult*, les *Nibelungen*) tombé sur l'épaule du roi va déclencher les pérégrinations du héros à travers une nature imaginaire où les saisons et les paysages se télescopent, où l'eau succède à la terre, où les mondes s'interpénètrent, où les jalons des péripéties futures sont posés et où le héros va être confronté aux trois épreuves obligatoires dont il sortira vainqueur. Sa générosité (il partage son pain avec les animaux affamés) entraînera la reconnaissance des animaux, un topos de la littérature du Moyen Âge. Un dialogue s'instaure entre l'homme et l'animal chaque fois que rabbi Hanina est devant une épreuve, désarmé. Ils sont présents aussi bien dans le monde juif que chrétien : le corbeau, le poisson et le chien sont des animaux emblématiques dans la mythologie, la culture et le folklore des peuples. Peut-être l'importance d'Anubis dans l'Égypte ancienne a-t-elle jeté un discrédit sur le chien ? Toujours est-il qu'il apparaît très exceptionnellement dans le judaïsme, alors qu'il est le fidèle compagnon de l'homme dans le monde chrétien<sup>29</sup>. Le corbeau est présent dans la Bible : il annonce la fin du Déluge à Noé (Gn 8.7), mais il a aussi une fonction vitale, celle de nourrir, avec ses

---

<sup>27</sup> Andrée Duplantie, Yvon Laroche et Danielle Laudy (dir.), *Histoire de l'éthique médicale et infirmière*. Chap. 2. Le Moyen Âge (du V<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle). Guy Durand, Presses de l'Université de Montréal, 2018, § 39. « On veut limiter la pratique des femmes médecins parce qu'elles exercent souvent sans permis et de façon trop empirique. Mais parmi les médecins officiels, il y a des femmes et même en nombre étonnamment élevé [...]. À Francfort, au XIV<sup>e</sup> siècle, quatorze femmes sont enregistrées. À Salerne, elles sont admises aux études universitaires. Des professeurs féminins y enseignent, la première et la plus célèbre étant Trotula au XI<sup>e</sup> siècle [...] Il y a des femmes dans toutes les spécialités médicales (quoiqu'en plus petit nombre que les hommes) et la sage-femme est souvent une véritable gynécologue-obstétricienne.

<sup>28</sup> « Le discours de la médecine et de la science », dans Nathalie Zémon-Davis et Arlette Farge (dir.), *Histoire des femmes. XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Plon, 1991, p. 359-395.

<sup>29</sup> Il y a un proverbe yiddish qui dit : « Quand un juif a un chien, soit le juif n'est pas juif, soit le chien n'est pas un chien ! ». Dans la nouvelle, « Rabtshik », de Sholem Aleikhem et le roman, *Le chien Balak*, de Samuel-Joseph Agnon, le chien symbolise le juif persécuté et au-delà, l'homme en général.

congénères, le prophète Elie qui sans eux serait mort de faim (I Ro 17.4). Pline l'Ancien cite un corbeau à Rome à qui on a appris à parler<sup>30</sup>. Mais peu à peu, le corbeau est diabolisé dans le monde chrétien pour son plumage, son croassement et sa nécrophagie : c'est un oiseau de malheur. Dans notre histoire, il est porteur des deux attributs : au début, il prédit un malheur à Rabbi Hanina, mais à la fin, il le sauve en l'aidant à venir à bout de la deuxième épreuve qui est de rapporter de l'eau de l'enfer et de l'eau du paradis. Quant au poisson, c'est un symbole fort dans le judaïsme et dans le christianisme. Dans notre recueil, on mentionne sa consommation indispensable pour honorer le shabbat (M 6 f° 5r). Le poisson est l'animal qui permet à Rabbi Hanina de venir à bout de la troisième et dernière épreuve. Mais en définitive, c'est le chien, vainqueur du sanglier<sup>31</sup>, qui lui permet d'emmener la femme aux cheveux d'or chez son roi.

Cette histoire regorge de surprises pour le lecteur et de motifs pour le folkloriste. Nous en avons dégagé quelques points forts en relation avec notre sujet, mais nous sommes loin de l'avoir épuisé. Le *Mayse bukh* a encore de nombreux secrets à livrer !

---

<sup>30</sup> Mentionné par Pierre Belon du Mans, *L'histoire de la nature des oiseaux* (1555). Facsimilé de l'édition de 1555. Introduction et annotations de Philippe Glardon, Genève, Librairie Droz, 1997, p. 281.

<sup>31</sup> Le sanglier n'apparaît qu'une seule fois dans les contes de Grimm, dans « Le vaillant petit tailleur ». Ce dernier, que le roi a chargé de capturer l'animal, réussit à l'enfermer dans une chapelle.

143 s.i. (f<sup>o</sup>s 82v-86r) : (Traduction du yiddish par Astrid Starck, voir note 1).

D'un homme dont les dernières volontés furent que son fils achetât la première chose qu'il trouvât au marché.

**Histoire** : Il était un homme qui vivait en Terre Sainte et qui était très proche du roi. C'était un homme riche et pieux qui savait tout ce qui allait arriver. À un âge déjà fort avancé et sentant sa fin proche – il avait un fils du nom de rabbi Hanina qui connaissait toute la Torah – sentant donc sa fin proche, il fit appeler son fils pour lui dicter ses dernières volontés : Qu'il étudie la Torah jour et nuit ! « Observe aussi les commandements et sois bon envers les pauvres ! » dit-il. En effet, lui et sa mère mourraient dans les huit jours et les sept jours de deuil se termineraient la veille de la Pâque. Qu'il ne les pleure pas trop ! Lorsqu'il se relèverait des jours de deuil, qu'il aille au marché et la première chose à vendre qu'il verrait, qu'il l'achète, dût-on la lui céder à un prix élevé. S'il s'agissait d'une chose qui s'élevait, qu'il la garde et l'élève avec tous les honneurs, car « elle te dédommagera très largement de ta peine ». Mais il ne voulut pas lui dire de quoi il s'agissait. Après avoir dicté ses dernières volontés, lui et sa femme moururent le même jour comme il l'avait annoncé. Son fils, rabbi Hanina, fit les dernières volontés de son père. La veille de la Pâque, à la fin des sept jours de deuil, il se rendit au marché et y rencontra un vieil homme qui avait un beau coffret d'argent à vendre. Rabbi Hanina dit : « Combien veux-tu pour ton coffret d'argent ? » – L'homme dit : « Quatre-vingts florins ». Il lui en offrit soixante. Le vieil homme dit : « Je ne le donne pas à ce prix-là ». Pour finir il l'acheta, bien qu'il fût cher, rien que pour pouvoir faire les dernières volontés de son père. La première nuit de la Pâque, celle où on fait le *seder*, il posa le coffret sur la table et, en l'ouvrant, il découvrit un autre coffret à l'intérieur, un autre coffret qu'il ouvrit également. Il découvrit une grenouille au fond du coffret. La grenouille dansait et sautait de joie dans son coffret. Il donna à manger et à boire à la grenouille. Et avant la fin de la Pâque, la grenouille avait tellement grossi qu'elle n'entrait plus dans le coffret. Rabbi Hanina fit une petite (f<sup>o</sup> 83 r) armoire à la grenouille pour pouvoir y mettre la grenouille et il lui donna à manger et à boire tant et si bien que l'armoire, elle aussi, fut bientôt trop petite. Il construisit une chambre où mettre la grenouille et il donna à manger et à boire en abondance à la grenouille, si bien qu'il dépensa tout ce qu'il avait à cause de la grenouille. Il agissait ainsi pour ne pas minimiser les dernières volontés de son père, mais il était devenu si pauvre qu'il n'avait plus rien du tout. Alors sa femme l'accompagna dans la chambre et dit à la grenouille : « Chère amie, nous ne pouvons plus rien te donner à manger, car nous n'avons plus rien nous-mêmes. Nous avons tout dépensé pour toi ». Alors la grenouille se mit à parler et leur dit : « Cher rabbi Hanina, ne regrette pas de m'avoir élevée et nourrie. Demande-moi ce que ton cœur désire ; ton vœu sera exaucé et il le sera par moi ». Alors rabbi Hanina dit : « Je ne te demande rien d'autre que de m'enseigner toute la Torah ». La grenouille répondit : « Eh bien, je te le promets ». Elle lui enseigna toute la Torah ainsi que les soixante-dix langues afin qu'il pût comprendre les langues les plus diverses. Voici comment elle procéda : elle prit un bout de papier, y inscrivit quelques mots et le fit avaler à rabbi Hanina. C'est ainsi qu'il acquit son savoir et apprit les soixante-dix langues ; il les comprit toutes, jusqu'à celle des animaux et des oiseaux. La grenouille dit à la femme de rabbi Hanina : « Tu as pris grand soin de moi et je ne t'ai encore point récompensée. Aussi vais-je te récompenser et te quitter aussitôt. Mais accompagnez-

moi jusqu'à l'orée de la forêt et alors vous verrez ce que je vous réserve ». Ils se rendirent avec elle jusqu'à la forêt et lorsqu'ils arrivèrent à la forêt, la grenouille se mit à pousser un cri aigu et à appeler toutes sortes de bêtes. Elle n'avait pas fini de crier que déjà toutes les espèces d'animaux et d'oiseaux se retrouvèrent là, innombrables. La grenouille donna l'ordre à chacun d'apporter des pierres précieuses et des perles en quantité suffisante, selon la force de chacun ; elle leur donna l'ordre aussi d'apporter des simples et des racines comestibles à la femme, afin qu'elle pût guérir beaucoup de choses. Elle lui enseigna la propriété curative de chacune et fit porter le tout dans la maison de rabbi Hanina. En prenant congé d'eux, la grenouille dit : « Que Dieu, béni soit Son nom, ait pitié de vous pour tout le travail que je vous ai donné. (f° 83 v) Vous ne m'avez pas demandé qui je suis, mais je vais vous le dire : « Je suis le fils d'Adam, le premier homme, et il m'a eu avec Lilith, pendant les cent trente années où il était séparé d'Ève. Et le Saint, béni soit-Il, m'accorda la faculté de me métamorphoser et de prendre n'importe quelle apparence et n'importe quelle forme ». Elle prit congé d'eux et s'en alla. Ils rentrèrent à la maison et ils furent riches et bienheureux. Rabbi Hanina fut tenu en haute estime par le roi, comme son père l'avait été. À cette époque, le roi d'Israël n'avait point d'épouse et c'était un fort méchant homme. Les anciens d'Israël vinrent le trouver et lui dirent de prendre femme, car il n'était pas bon qu'un roi fût sans femme. Ils lui dirent de le faire avec l'idée qu'ainsi il deviendrait pieux. Le roi leur dit de revenir au bout de huit jours et qu'à ce moment-là, il leur donnerait sa réponse. Pendant ces huit jours-là, rabbi Hanina étudia les lois concernant les oiseaux et centra son enseignement à ses disciples sur les lois concernant les oiseaux. Alors un corbeau noir fit son apparition ; il pria le Saint, béni soit-Il, de protéger rabbi Hanina de la grosse fortune qu'il acquerrait. Rabbi Hanina fut fort surpris par le comportement de l'oiseau, car il comprenait ce que l'oiseau disait. Puis apparut encore un autre oiseau qui poussa le même cri que le premier oiseau : il pria le Saint, béni soit-Il, de protéger rabbi Hanina de la grosse fortune ! Rabbi Hanina et ses disciples comprirent parfaitement ce que les oiseaux s'étaient dit, car ils comprenaient la langue des oiseaux, langue que la grenouille leur avait apprise, comme vous l'avez vu plus haut. Ce jour-là, les anciens s'en retournèrent chez le roi afin d'obtenir sa réponse sur le fait de prendre femme, car il leur avait enjoint de revenir au bout de huit jours. Tandis qu'ils lui posaient la question, apparut un grand oiseau qui portait dans son bec un grand cheveu semblable à de l'or et ce cheveu était aussi long que le roi ; l'oiseau jeta le cheveu sur l'épaule du roi. Le roi ramassa le cheveu et dit aux anciens d'Israël qu'il ne prendrait pour femme que celle à qui ce cheveu avait appartenu. Et il ordonna aux enfants d'Israël d'aller voir et de penser à lui rapporter celle qui avait porté ce cheveu sur sa tête. Sinon, que Dieu nous garde, il ferait tuer tous les enfants d'Israël. Les enfants d'Israël furent saisis d'effroi, car ils ignoraient (f° 84 r) où trouver cette femme. Une partie des enfants d'Israël haïssait rabbi Hanina parce qu'il était un intime du roi et ils dirent au roi que personne ne ferait l'affaire aussi bien, voire même mieux que rabbi Hanina : il était tout indiqué pour partir à la recherche de cette reine, car c'était un grand érudit doublé d'un grand sage. En fait ils pensaient que s'il ne réussissait pas à la trouver, le roi se mettrait à le haïr. Le roi l'obligea donc à partir à la recherche de la reine et il lui fut interdit de refuser sous peine d'être exécuté sur-le-champ. Ils lui donnèrent un compagnon de route, mais il ne voulut de la compagnie de personne et se mit en route tout seul, escorté par ses disciples jusqu'aux portes de la ville ; il emporta douze florins et trois miches de pain pour la faim et renvoya ses disciples chez eux. Il traversa un champ et s'enfonça dans la neige

jusqu'aux genoux ; il fut tellement épuisé qu'il s'adossa à un arbre pour se reposer. Alors il perçut les croassements d'un corbeau qui se plaignait de n'avoir rien mangé depuis trois jours. En l'entendant, rabbi Hanina alla lui porter un morceau de pain pour le maintenir en vie. Le lendemain, il entendit les aboiements d'un chien : il se plaignait de n'avoir rien mangé depuis six jours. Aussi alla-t-il lui porter un morceau de pain pour le maintenir en vie. Il ne lui restait pas la moindre petite miette de pain. Le troisième jour, il sortit de la forêt. Le soleil était brûlant. Il se retrouva dans une belle prairie et y découvrit toutes sortes de bonnes épices qui y poussaient. Il s'en nourrit et en fut tout ragaillard. Puis il parvint à une grande rivière où il rencontra des pêcheurs qui pêchaient le poisson. Ils avaient un poisson tellement énorme au bout de leur ligne qu'ils ne purent le tirer hors de l'eau. Il les aida à ramener le poisson sur la terre ferme. C'était un beau poisson, d'une très belle taille et rabbi Hanina le leur acheta pour la somme de douze florins. Aussitôt il le rejeta à l'eau et le poisson frétille de joie d'être à nouveau libéré. Et rabbi Hanina poursuivit sa route. Alors il aperçut une ville en face de lui. Il s'y rendit. Or c'était justement la ville où habitait la reine à qui appartenait le beau cheveu. Alors il se renseigne sur la reine jusqu'à ce qu'il sût où se trouvait la reine et il se rendit devant la maison où elle habitait. La reine était justement (f° 84 v) à sa fenêtre. Elle vit rabbi Hanina devant sa maison. Elle reconnut qu'il s'agissait d'un grand sage en toutes choses. Aussi dit-elle à ses conseillers : « Il y a en bas un homme remarquable. Amenez-le moi ! ». On le fit donc entrer. Lorsqu'il fut devant la reine, il s'adressa à elle en des termes auxquels il était habitué et comme il sied de s'adresser à une reine. Il exposa la situation à la reine, c'est-à-dire le sort réservé aux juifs au cas où elle se refuserait à prendre le roi pour époux : ils y laisseraient tous, que Dieu nous garde, la vie. La reine dit : « Oui, j'ai bien compris tes propos ; je vais donc t'accompagner rien que pour sauver les juifs. Mais je sais que tu es un très grand sage. Aussi te demanderai-je de me rapporter deux choses : si tu y réussis, alors je t'accompagnerai, sinon je ne t'accompagnerai point. La première chose que je te demanderai, c'est de me rapporter deux petites cruches remplies d'eau, l'une avec de l'eau du paradis, l'autre avec de l'eau de l'enfer. Lorsque tu auras accompli cette mission, je t'informerai de ma deuxième requête ». Car elle pensait que c'était une mission impossible, à dire vrai. Notre bon rabbi Hanina était tout triste. Elle lui dit : « Je sais parfaitement que ce cheveu est le mien, car un jour je me suis lavée la tête dans mon jardin et un oiseau est venu me prendre un cheveu. Veille donc à me rapporter ce que je te demande et alors je t'accompagnerai ! ». Que fit rabbi Hanina ? Il sortit et resta devant la porte, dans la plus grande tristesse. Il se mit à prier le Saint, béni soit-Il, pour qu'il l'aide à trouver cette eau et à sauver les juifs de la mort. Il avait parcouru un si long chemin, encouru de si grands dangers et voilà qu'il se retrouvait gros Jean comme devant ! Au même moment apparut le corbeau auquel il avait donné un morceau de pain et qui n'avait rien mangé pendant trois jours. Il appela rabbi Hanina par son nom et dit : « Cher rabbi, ne me reconnaissez-vous point ? Je suis l'oiseau que vous avez nourri de votre pain dans la forêt ; vous m'avez donné à manger. Je vous ai entendu vous lamenter à cause de l'eau. C'est pourquoi accrochez donc les deux petites cruches à mes ailes. Je m'envolerai aussitôt et vous rapporterai l'eau afin que vous puissiez détourner des gens ce funeste décret ». Rabbi Hanina fut tout heureux d'entendre ces propos et fixa les deux petites cruches de part et d'autre de l'oiseau, comme il le lui (f° 85 r) avait demandé. Sur-le-champ, l'oiseau se rendit en enfer et remplit l'une des petites cruches, mais à cause de la chaleur torride, il se brûla tout le plumage. Aussitôt il s'envola vers la rivière qui coule du

paradis et remplit l'autre petite cruche d'eau. L'eau du paradis redonna à son plumage sa blancheur antérieure et le guérit. Il s'envola de là et, rempli de joie, il alla porter le tout à rabbi Hanina qui, rempli de joie, alla porter le tout à la reine. La reine dit : « Je vais faire un essai pour voir si l'eau est conforme à ce qu'elle devrait être ». Elle alla prendre la petite cruche qui contenait l'eau de l'enfer et s'en versa sur la main. Aussitôt sa main se consuma entièrement. Vite elle prit l'eau du paradis et s'en frictionna la main. Elle guérit instantanément et reprit son aspect antérieur. Elle constata donc que les deux eaux étaient bien conformes. Alors elle dit : « À présent je vais te faire part de ma deuxième requête. Un jour, alors que je voguais sur l'océan, une belle bague en or sertie d'une pierre précieuse tomba de ma main dans l'océan. Si tu es capable de me la rapporter, je t'accompagnerai où bon te semblera ». Car elle pensait qu'il était impossible de la retrouver. Mais le Saint, béni soit-Il, lui vint en aide. Rabbi Hanina, à nouveau bien triste, quitta la ville pour se rendre à la rivière où il fit sa prière au Saint, béni soit-Il. Alors le gros poisson qu'il avait délivré des pêcheurs vint à lui en disant : « Mon cher rabbi, ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis le poisson que vous avez délivré des pêcheurs. Dites-moi ce qu'il vous faut et je vous l'apporterai ! ». Rabbi Hanina dit : « Il me faut la bague que la reine a laissé tomber un jour dans l'océan ». Aussitôt notre bon poisson s'en alla voir le Léviathan et lui raconta comment cet homme l'avait tiré autrefois des mains des pêcheurs et lui avait sauvé la vie. À présent il le priait de bien vouloir lui rapporter une bague que la reine avait laissé tomber un jour dans l'océan. Il aimerait bien la récupérer. « C'est pourquoi je vous prie de vous occuper de la bague de rabbi Hanina » dit-il. Le Léviathan convoqua tous les poissons et menaça de les excommunier si celui qui avait la bague ne la rendait. Alors un poisson vint recracher la bague. Le gros poisson prit la bague et l'apporta à rabbi Hanina : il la recracha sur la (f° 85 v) terre ferme. Au même moment passa un sanglier qui avala la bague. Rabbi Hanina se remit à pleurer et à prier le Saint, béni soit-Il. Alors le chien qu'il avait nourri de son pain dans la forêt s'en vint en disant : « Cher rabbi, ne me reconnaissez-vous pas ? ». Rabbi Hanina dit : « Non ». Le chien dit : « Je suis le chien que vous avez nourri dans la forêt ». Il ajouta : « Cher rabbi, je suis venu maintenant pour vous servir. En quoi puis-je vous être utile ? ». Rabbi Hanina dit : « Tu ne pourrais tomber mieux, car je viens de perdre une bague : un sanglier est passé par là et l'a avalée ». Le chien se mit à la poursuite du sanglier et le pourfendit par le milieu. Rabbi Hanina récupéra sa bague et se rendit chez la reine. La reine fut prise d'une grande frayeur, car elle avait pensé qu'il était impossible qu'il la récupère. Elle dit : « Je t'ai promis de t'accompagner si tu me rapportais les deux choses demandées. C'est chose faite. Aussi tiendrai-je parole, comme je te l'ai promis : je m'en vais t'accompagner ». C'est ainsi que la reine partit avec ses conseillers pour se rendre chez le roi et que la reine lui plut énormément. Il envoya rabbi Hanina inviter les gens à la noce. Lorsque les conseillers virent que rabbi Hanina avait à nouveau ses entrées chez le roi, ils le guettèrent et lui assénèrent un coup fatal. En apprenant la nouvelle, la reine fut saisie d'effroi et se rendit en toute hâte auprès de lui en disant : « Il n'est pas mort ». Elle prit de l'eau du paradis et le frictionna. Il recouvra la vie comme s'il n'avait jamais été mort. Le roi et ses conseillers mouraient d'envie de savoir comment la reine l'avait ressuscité et le roi dit : « Je ne la prendrai que si elle m'assomme auparavant pour me ressusciter ensuite ». La reine dit : « Messire roi, je t'en supplie, n'insiste pas, car je ne peux ressusciter qu'un homme parfaitement pieux et craignant Dieu ». Mais le roi ne voulut rien entendre et ordonna à l'un de ses serviteurs de l'assommer. La reine prit de l'eau de

l'enfer qu'elle fit couler sur lui. Il se consuma jusqu'à n'être plus qu'un tas de cendres et de poussière. La reine dit : « Voyez-vous, mes chers seigneurs, si le roi avait été un homme parfaitement pieux, (f° 86) il aurait ressuscité. Mais je vois bien que c'était un méchant homme ». Lorsque les sages virent que rabbi Hanina était un si grand sage et un homme aussi pieux et qu'il avait perdu sa femme, ils tinrent conseil et élurent rabbi Hanina roi d'Israël. Ils lui donnèrent la reine comme épouse et il jugea Israël des années durant. C'est pourquoi il atteignit son but et obtint la reine. Fin.